

leurs problèmes mal étudiés et mal résolus. Nous avons eu la chute bruyante des industries appuyées sur l'agiotage et déjà ruinées ; nous avons eu, par suite, la chute des vieilles organisations de crédit. Nous avons eu l'explosion des préjugés et des passions du pauvre souffrant, et la haine soufflée, dans les ateliers, contre les patrons, malheureux autant que les salariés qui les accusaient ; nous avons eu, enfin, tous les effets inévitables d'une transition brusque et violente.

Mais aujourd'hui, les ruines sont déblayées ; les flots de poussière ne sont plus soulevés ; la République est devenue un gouvernement constitué régulièrement, et qui ne demande qu'à fonctionner suivant les principes qui lui sont inhérents. Les partis, confiants dans le suffrage universel, ont renoncé au champ de bataille des rues. Les utopies se sont retirées dans celui de la discussion. Les industries vivaces et bien constituées se sont étendues sur le terrain qui leur a été abandonné par celles qui vivaient des abus du crédit. Le travail renaît de toutes parts, provoqué par les besoins de la consommation. La confiance se hasarde d'une façon encore timide ; mais les capitaux, de jour en jour, s'enhardissent ; car, non moins que le travail, ils redoutent le chômage. Le crédit est tout volontaire, et se refuse à la contrainte ; mais, sur la base même de la liberté, naîtront des institutions pour suppléer à l'insuffisance des organisations anciennes, et mobiliser les capitaux au service de l'agriculture et de l'industrie. Le sentiment de la solidarité d'intérêts et de l'unité de fonctions s'établit entre le patron et l'ouvrier. Enfin, dépouillé des idées de violence, le Socialisme ne sera plus qu'une aspiration sans dangers, que le peuple contiendra dans les limites du praticable, et qui avertira les gouvernants que leur mission est de réaliser ce praticable, aussitôt qu'il se révèle.

Nous voyons bien où est le port ; mais nous concevons les timidités, les hésitations, les retours en arrière qui nous empêchent d'y entrer à pleines voiles. L'œuvre du temps s'opère, il faut qu'elle s'achève. Nous sommes sous l'empire de l'inconnu ; ce n'est pas en un jour que nous nous y serons habitués, et que nous marcherons avec confiance sur ce terrain nouveau. Ne nous étonnons donc pas qu'au moindre bruit, le mouvement d'amélioration s'arrête. Comment en serait-il autrement, sous les clameurs de ces épouvanteurs systématiques qui sèment de sinistres présages, comme des instruments de leurs passions politiques, afin d'ameuter la foule des trembleurs contre l'institution républicaine ?

Ils crient à l'instabilité, et, dans leurs jours de sincérité, ils con-